J'AI LU

DENIS SAURAT

L'Atlantide et le règne des géants

Aventure Mystérieuse

~~890~~
1

L'Atlantide et le règne des géants

502
5/87

EL 804
43
(2107)

$a J'AI LU $b Aventure mystérieuse
$z 0768-1771

DENIS SAURAT | *ŒUVRES*

L'EXPÉRIENCE DE L'AU-DELÀ
LA MORT ET LE RÊVEUR
LA RELIGION DES GÉANTS ET LA CIVILISATION DES INSECTES | *J'ai lu* A 206*
LA RELIGION ÉSOTÉRIQUE DE VICTOR HUGO
L'ATLANTIDE ET LE RÈGNE DES GÉANTS | *J'ai lu* 2107**

DENIS SAURAT

L'Atlantide et le règne des géants

Avec 6 dessins in texte

ÉDITIONS J'AI LU

DI-06-11-1986-30739

A précédemment paru sous le n° A 187.

© Éditions Denoël, Paris, 1954

NOTE PRELIMINAIRE

Trois débris d'os de géants ont été découverts :

Un à Java.
Un dans la Chine du Sud.

Voir F. WEIDENREICH. — Giant early man from Java and South China. *Anthropological papers of the American Museum of Natural History,* vol. 40, n° I, 1945. *Apes, giants and man,* Chicago, 1946.

Voir D. HOOIJER. — Notes on the *gigantopithecus. American Journal of physical anthropology,* n° 1, 1949.

Un au Transvaal : le plésianthrope du pliocène.

Voir *Bulletin de la Société préhistorique de France,* juin-août 1950.

De plus, des outils de pierre (bifaces) ont été trouvés (en Syrie et en Moravie) dont le poids, de 3 à 4 livres, implique chez les êtres qui les employaient une taille de 3 à 4 mètres (Burkhalter).
Les ossements donnent la même indication pour la taille.

1

LA LUNE ET LA CIVILISATION

La science est en train de créer, sous nos yeux, une nouvelle mythologie. L'univers astronomique se mesure par milliards d'années lumière. Le nombre de galaxies calculé dans le ciel arrive également au milliard. Dans l'infiniment petit l'atome est devenu un monde incompréhensible, presque entièrement vide et cependant chargé d'inconcevables forces explosives qui peuvent être déchaînées. Dans le domaine humain, qui tient pour nous, inévitablement, le milieu entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, la chronologie a reculé ses dates de départ. L'homme a existé sur la Terre il y a cinq cent mille ans, et peut-être il y a un million d'années.

L'habitation de l'homme, la planète Terre, est devenue plus mystérieuse qu'autrefois à nos yeux. Nous ne savons à peu près plus rien de son intérieur. L'ancien feu central, terreur de nos enfances et qui ressemblait étrangement à l'enfer, a disparu et on nous dit maintenant que le centre de la Terre n'est probablement pas plus chaud qu'un confortable feu de bois. Les théories de l'évolution de la surface terrestre, de la dérive des

continents, des effondrements sensationnels, passent au rang de mythes, sans pourtant cesser de présenter des possibilités.

On ne sait plus rien de certain, et tout redevient possible.

Alors l'imagination humaine, qu'un siècle ou deux de science raisonnable avaient quelque peu matée, reprend des forces et se met à utiliser quelques-unes des données de la science nouvelle. Mais l'imagination humaine semble être une constante. Elle est disposée, non pas tant à créer de nouvelles images qu'à revaloriser de très anciennes traditions auxquelles l'homme est attaché depuis qu'il se connaît.

C'est ainsi que l'une des plus vieilles légendes de notre civilisation, l'histoire de l'Atlantide racontée par Platon, a de nos jours changé d'aspect et est redevenue croyable.

D'abord, une nouvelle théorie cosmogonique, sujette, il est vrai, à de violentes controverses, donne une explication acceptable, non seulement de ce que rapporte Platon, mais, ce qui est plus important encore, de certains passages de la Genèse jusqu'ici considérés comme de pure fantaisie.

Puis, l'ethnographie la plus récente apporte à la fois à cette théorie et à la Bible des confirmations tout à fait inattendues.

Enfin, la psychologie actuelle et peut-être même la biologie végétale, animale et humaine présentent certaines données qui sont curieusement en harmonie avec Platon et avec les récits de la Genèse.

L'assemblage de ces différents éléments donne un tableau tellement étrange, tellement nouveau et cependant tellement accordé aux plus antiques légendes qu'il semble préférable de présenter d'abord synthétiquement ce tableau, et de ne passer qu'ensuite aux confirmations et aux concor-

dances. L'accumulation des détails risque en effet de fausser les perspectives et de mettre trop en évidence les parties qui devraient être solidement établies, et qui, par la nature même des témoignagnes accessibles, ne peuvent pas l'être.

Voici donc, en grandes lignes, l'étonnante histoire qui se présentera, lorsque l'imagination aura comblé les lacunes de l'information. Nous verrons ensuite les très nombreux fragments de preuves qui permettent à l'imagination de travailler légitimement.

Notons d'abord que les mégalomanies qui affligent les astronomes autant que les physiciens de l'atome ne peuvent être interdites aux historiens nouveaux. Si les galaxies atteignent au milliard, si l'atome peut produire ou détruire un monde, l'homme lui-même peut bien s'accorder dans son histoire quelques centaines de milliers d'années de plus ou de moins. Pourquoi l'homme serait-il plus modeste que l'univers dont il fait partie ?

Il y a quelque trois cent mille ans, une civilisation très développée, et très différente des nôtres, était établie dans les Andes, à une hauteur de 3 000 ou 4 000 mètres au-dessus de l'océan Pacifique actuel. Mais l'océan d'alors montait à cette altitude sur les montagnes, et la civilisation de Tiahuanaco se situait au bord de la mer. C'est dire que l'air y était respirable, alors que maintenant il ne l'est presque plus dans ces régions.

Pourquoi l'eau et l'air étaient-ils accumulés à cette hauteur ? C'est que le satellite de la Terre d'alors, du genre de notre Lune actuelle, n'était qu'à la distance de 5 à 6 rayons terrestres de nous. Au lieu d'une marée comparable à celle d'aujourd'hui, qui monte et redescend parce que notre Lune est à 60 rayons terrestres de nous, la marée d'alors, attirée par une gravitation lunaire beau-

coup plus forte, n'avait plus le temps de redescendre : cette Lune puissante tournait trop vite autour de la Terre. Aussi toutes les eaux du monde étaient entassées en une marée permanente qui formait un bourrelet autour de notre planète. Ce bourrelet fixe montait à plus de 3 000 mètres dans les Andes. Cela est prouvé par une ligne de dépôts marins que l'on peut suivre pendant 800 kilomètres à ces altitudes.

De cette civilisation de Tiahuanaco, de la région du lac Titicaca en général, il nous reste de gigantesques ruines. Les plus anciens chroniqueurs de l'Amérique du Sud nous rapportent que lorsque les Incas parvinrent jusqu'à ces pays, ils y trouvèrent ces ruines à peu près dans l'état où elles sont aujourd'hui, et remontant pour eux déjà à une incommensurable antiquité. Les Incas, assez superstitieux, décidèrent d'aller s'établir plus loin.

Les pierres taillées présentent en effet des caractères qu'on ne retrouve nulle part ailleurs jusqu'à présent. D'abord, leurs dimensions. Une des statues, en une seule pierre, a plus de sept mètres de hauteur et pèse dix tonnes. Il y a des douzaines de statues monolithiques de ce genre, toutes transportées de loin.

La façon de travailler la pierre est aussi unique. Plusieurs portiques, ou murs avec portes et fenêtres, sont d'une seule pierre. Au lieu d'arranger des pierres entassées autour d'un orifice, comme nous le faisons, ces gens prenaient une énorme pierre, de plusieurs mètres de long et de haut, et épaisse en proportion, mettaient cette pierre en place dans leur édifice et puis taillaient dedans les ouvertures désirables.

Nous sommes donc devant les preuves de moyens de travail que l'humanité n'a plus connus. Peut-être de nos jours seulement pourrions-nous refaire tout cela, avec nos instruments les plus

modernes, mais nous ne le ferions pas, et pour beaucoup de raisons: sociales, économiques, religieuses et financières. Donc, il y avait aussi là une civilisation dont les principes étaient différents des nôtres.

Sur le côté intellectuel de cette civilisation nous avons aussi des données. D'abord, en 1937, les sculptures d'un de ces portiques monolithiques ont été déchiffrées. Elles constituent un calendrier bien mieux organisé que les nôtres : ce calendrier commence à un solstice et est divisé par solstices et équinoxes. Ses douze mois et ses semaines correspondent à des états répétés du satellite dans le ciel. Les figurations enregistrent non seulement le mouvement apparent, mais le mouvement réel du satellite. Rappelons, par comparaison, que notre calendrier ne commence nulle part, astronomiquement parlant ; nos mois et nos semaines ne rapportent pas les phases de la Lune, et nous ne savons généralement pas que la Lune a un mouvement réel différent de son mouvement apparent.

Autrement dit, les hommes de Tiahuanaco étaient intellectuellement plus développés que nous.

Artistiquement, le poli de leurs statues, l'harmonie dans les proportions, les expressions rendues par le sculpteur dans le visage de ses personnages sont bien au-delà de ce que nous savons faire aujourd'hui, au niveau de Michel-Ange et des sculptures les plus impressionnantes de l'Egypte. Ceci nous force à supposer non seulement un développement intellectuel, mais un développement spirituel supérieur au nôtre. Il est bien vrai que, si fiers que nous soyons de nos acquisitions intellectuelles, nous ne nous targuons plus d'un haut développement spirituel dans notre XXe siècle : nous sommes plutôt portés à nier le spirituel en lui opposant l'intellectuel.

Mais la cosmographie de l'Autrichien Hœrbiger, le créateur de ces nouvelles conceptions du système solaire, nous place devant une idée plus bouleversante encore.

La Lune n'est pas le premier satellite de la Terre. Il y a eu plusieurs lunes : un satellite a circulé autour de la Terre à chacune des périodes géologiques. Pourquoi, en effet, y a-t-il des périodes géologiques si abruptement distinctes les unes des autres ? C'est qu'à la fin de chaque période — et c'est cela qui en causait la fin — un satellite est venu tomber sur la Terre. La Lune ne décrit pas autour de la Terre une ellipse fermée, mais une spirale qui va en se rétrécissant et qui finira par faire tomber la Lune sur la Terre. Il y a donc eu une Lune du primaire qui est tombée sur la Terre, puis une Lune du secondaire, puis une du tertiaire. Avant de tomber, lorsque sa spirale était trop près de la Terre, chacune de ces lunes se dissolvait, les solides, les liquides, les gaz se séparant à cause de leurs résistances différentes à la gravitation ; ainsi le satellite tournant trop vite rattrapait ses parties lentes et se transformait en un anneau, comme les anneaux de Saturne qui sont dans cet état actuellement. Et enfin, la spirale se resserrant, l'anneau touchait la Terre et tout le satellite s'écrasait, plus ou moins en cercle autour de notre planète. Tout ce qui était pris dessous, plante ou animal était enterré dans des conditions telles que cela se fossilisait : par manque d'air, par pressions. Car on ne trouve de fossiles qu'à ces périodes. L'organisme enterré à nos époques ne se fossilise pas, il pourrit. Aussi n'avons-nous par les fossiles que des témoignages excessivement fragmentaires sur l'histoire de la vie.

Mais bien avant cet écrasement, pendant des périodes de centaines de milliers d'années, la Lune

tourne autour de la Terre à la distance de 4 à 6 rayons terrestres, assez régulièrement, parce que le mois lunaire est égal alors au jour terrestre. Les deux astres tournent ensemble, jusqu'à ce que la chute de la Lune s'aggrave et que la Lune se mette à tourner plus vite que la Terre.

Pendant cette période fixe du satellite rapproché, le poids de tous les objets et de tous les êtres terrestres est considérablement diminué, puisque la force de la gravitation lunaire les attire vers le haut, et compense une grande partie de la gravitation terrestre. Or, c'est la gravitation qui nous donne notre taille : nous ne grandissons qu'à la hauteur et au poids du corps que nous pouvons porter. Donc, dans ces périodes de pesanteur allégée, les organismes grandissent davantage. Ainsi sont créés les géants.

Preuves ?

A la fin du primaire, nous trouvons en effet les végétaux géants, qui, ensevelis par la chute du satellite, donneront la houille.

A la fin du secondaire, nous trouvons en effet des animaux de trente mètres de long, diplodocus et autres, fossilisés par leur ensevelissement lors de la chute du satellite secondaire. Peut-être aussi des mammifères géants, peut-être aussi les premiers hommes géants. Car à ces époques, les êtres soulagés de leur poids ont pu se dresser sur des jambes et des pieds ; et leur boîte crânienne élargie a permis l'expansion du cerveau. D'autres bêtes se sont mises à voler : les insectes gigantesques du primaire, les oiseaux du secondaire.

Puis dans les périodes sans Lune, seuls ont survécu des spécimens de ces mutations brusques : a survécu ce qui a pu s'adapter à la nouvelle gravitation ; sans doute en diminnuant aussi les proportions trop grandes.

Ainsi donc, des hommes ordinaires ont été for-

més pendant le tertiaire, avant l'approche de la nouvelle Lune, des hommes plus petits, plus lourds, moins intelligents : nos ancêtres. Mais des races géantes et intelligentes, issues du secondaire, il y a peut-être quinze millions d'années, ont continué à exister, et ce sont ces géants qui ont civilisé les hommes. Toutes les anciennes mythologies de l'Egypte et de la Grèce à la Scandinavie, de la Polynésie au Mexique, rapportent unanimement que les hommes ont été civilisés par des géants et des dieux. C'est le Titan Prométhée qui a tiré les hommes de leur sauvagerie. La Bible porte témoignage sur les géants rois des peuples combattus par les premiers Hébreux.

Ainsi donc, les ruines gigantesques, et pourtant souvent faites pour la taille humaine, de Tiahuanaco s'expliquent : des maîtres géants ont aidé et dirigé leurs sujets humains dans ces travaux. Les grands cirques du Titicaca ne sont pas couverts, mais seulement entourés de murs. Les rois géants pouvaient s'y asseoir devant les hommes-sujets.

Le caractère pacifique et bienveillant de ce premier règne des géants sur les hommes est affirmé partout. Il suffit d'ailleurs de lire sur le visage des géants de pierre de Tiahuanaco l'expression de souveraine bonté et de sagesse, qui est frappante. C'est l'âge d'or des Anciens.

Et les statues gigantesques sont les statues des géants-rois. Pourquoi les hommes se seraient-ils épuisés à les transporter et à les tailler ? Entre seuls hommes, la taille humaine aurait suffi. Ce sont les géants eux-mêmes qui ont été les sculpteurs de leurs images. Plus tard, en Egypte, et un peu partout, une fois les géants disparus, les hommes se sont fatigués à essayer d'évoquer et de ressusciter le temps et les images des dieux. Nous retrouvons de nos jours, dans des îles voisines de la Nouvelle-Guinée, de malheureux sauvages qui

érigent encore dolmens et menhirs sans plus savoir pourquoi, tout comme nos ancêtres l'ont fait jadis en Bretagne, en Angleterre et ailleurs.

Car l'âge d'or des géants débonnaires et civilisateurs ne dura qu'un temps. En effet, la Lune tertiaire que connurent les géants et les hommes de Tiahuanaco finit par venir à son tour s'écraser sur la Terre. Alors la gravitation lunaire cessa. Les eaux des océans tombèrent : rien ne retenait plus le bourrelet marin des tropiques. Les mers refluèrent sans doute jusqu'aux pôles, ne laissant à découvert que les plus hauts massifs montagneux. De formidables oscillations des eaux détruisirent hommes et civilisations un peu partout sur la Terre, et enfin le niveau actuel des mers s'établit à peu près. Que resta-t-il ? Les réfugiés ou les isolés des hautes montagnes, comme Platon lui-même le dit.

Mais, dans les Andes, par exemple, l'air même était devenu irrespirable : maintenant à 4 000 mètres au-dessus de la mer. Une civilisation, largement maritime, était devenue impossible : la mer avait disparu. Les survivants ne pouvaient que descendre vers les marécages découverts par la retraite de la mer : leur civilisation était perdue, avec leur sol même, leurs navires, leurs instruments, la plupart de leurs savants sans doute : car les survivants durent être peu nombreux. Les grands mouvements des mers avaient détruit soudain les villes, et on trouve autour de Titicaca des chantiers de pierre évidemment abandonnés tout d'un coup.

La civilisation devait recommencer presque à rien.

Les vieilles mythologies ici prennent un sens et nous aident à comprendre. Certaines des races gigantesques dégénérèrent à tel point qu'elles devinrent cannibales et prirent les hommes pour nour-

riture. Les géants ogres se trouvent dans toutes les traditions. D'autres géants restèrent plus civilisés et luttèrent contre les férocités de la décadence. Tous les peuples se souviennent des luttes affreuse entre les géants et les dieux : les hommes évidemment prirent pour dieux ceux qui les protégeaient. Hercule est l'un des dieux les plus anciens, en Grèce comme en Egypte : c'est le géant bon qui détruit les géants mauvais. Jupiter lui-même ne peut vaincre les Titans sans le secours d'Hercule.

Puis, naturellement, les géants s'affaiblirent : physiologiquement, dans les périodes de Lune lointaine, ils ne pouvaient plus porter leur poids et leur cerveau aussi dégénéra. Et alors les hommes exterminèrent les monstres. David tua Goliath. L'arme de jet des petits hommes fit disparaître les géants devenus plus ou moins stupides. Jusque dans les contes de fées, où Hugo s'émerveille

> De voir d'affreux géants très bêtes
> Vaincus par les nains pleins d'esprit.

Ainsi nous arrivons à l'aube de notre histoire, celle qui commence il y a quelque six ou sept mille ans. Les géants sont exterminés. Il reste des récits que l'on croit à peine : comment Ouranos et Saturne dévoraient leurs enfants ; comment les Hébreux entrant dans la Terre promise trouvèrent le lit de fer d'un roi géant qui avait quatre ou cinq mètres de haut. Comment d'anciennes civilisations avaient disparu dans des cataclysmes — et l'histoire de l'Atlantide n'est qu'un épisode de ces écroulements. Il reste d'inexplicables témoignages. Les statues gigantesques, l'île de Pâques, Karnak et Stonehenge, les derniers sauvages du Pacifique.

Plus inexplicables, en fin de compte, que tous

les récits et tous les témoignages, il y a les songes incoercibles. Toutes les générations des hommes que nous connaissons ont rêvé, et rêvent encore, de la grande civilisation disparue, origine de toutes les nôtres, de l'Atlantide et des bons géants ; et toutes les générations continuent aussi les cauchemars des catastrophes, des débâcles et des décadences.

Et la psychanalyse et l'analyse psychologique les plus récentes en sont réduites graduellement à l'hypothèse ultime si difficile à accepter, mais devenue de plus en plus inévitable : qu'il y a derrière tout cela quelque chose d'irrémédiablement vrai. Le monde et son histoire sont bien plus remplis de catastrophes et de merveilles que nous ne l'avons cru jusqu'ici.

Si l'on cherche une Atlantide qui soit la source de toutes les civilisations et qui fasse la synthèse de toutes les traditions, on peut croire que cette société des Andes, il y a trois cent mille ans, a été l'Atlantide. Au lieu de disparaître sous la mer, elle a été abandonnée par la mer et a péri tout autant. Après le rétablissement de la tranquillité des mers, les hommes déchus qui vivaient en Europe et se souvenaient de l'ancienne mère des peuples par laquelle ils avaient été colonisés et civilisés, ont dû s'aventurer vers l'Ouest pour la retrouver. Mais jusqu'à Christophe Colomb, ils n'ont plus jamais trouvé terre : leurs navires étaient trop petits, leurs équipements trop maigres, leur navigation trop insuffisante. La tradition a dû s'établir que ce continent avait sombré : si loin qu'on allât vers l'Ouest on ne trouvait plus rien. L'océan était vide. Les Grecs finirent par dire que de ce côté on arrivait aux îles bienheureuses, où n'abordaient que les morts.

Mais c'est une tradition plus courte et plus pe-

tite que rapporte Platon. Il place la catastrophe seulement il y a quelque dix mille ans — et c'est l'inondation qui la cause. La théorie de Hœrbiger nous permet de situer aussi, dans ce temps et dans cet espace de l'Atlantique Nord, une autre Atlantide plus modeste, mais encore très impressionnante. La catastrophe des Andes peut se situer il y a deux cent cinquante mille ans. Depuis cette date la Terre s'est trouvée sans satellite jusqu'à l'avènement de notre Lune actuelle. Cette Lune était une petite planète qui, comme toutes les planètes, tournait autour du Soleil en une spirale rétrécissante. Les petites planètes spiralent vers le Soleil plus rapidement que les grandes parce que leur force d'inertie est moindre : elles portent en elles moins de la puissance de l'explosion primitive qui les a lancées loin du soleil. Donc, dans leur spirale rentrante plus rapide, les petites planètes rattrapent les grandes. Il arrive fatalement qu'une petite planète passe trop près d'une grande planète, et alors la gravitation de la grande planète, à cette distance, est plus forte que la gravitation du soleil. La petite planète se met à spiraler autour de l'autre, et devient un satellite.

Ainsi notre Lune actuelle fut captée par la Terre il y a quelque douze mille ans. Nouvelle catastrophe sur la Terre à cette époque : le globe terrestre prit sa forme renflée aux tropiques, les airs, les eaux et le sol même étant attirés par la gravitation lunaire, comme encore aujourd'hui. Les mers du Nord et du Sud refluèrent vers le milieu de la terre. Concevons qu'une civilisation s'était établie entre il y a trois cent mille ans et il y a douze mille ans sur des plaines élevées au-dessus de la mer entre le 40e et le 60e degré de latitude nord ; et voilà cette civilisation à nouveau détruite, cette fois par submersion : les eaux du Nord la couvrent en une nuit, comme le rapporte

Platon, et plus au Nord, des âges glaciaires recommencent sur les terres dénudées d'air et d'eau par l'appel de la Lune commençante.

Deux Atlantides possibles toutes deux, et l'une bien postérieure à l'autre et en dérivant, se présentent ainsi à nous. Les deux d'ailleurs nous seront nécessaires si nous voulons intégrer toutes les traditions dont nous avons encore les fragments dispersés par toute la Terre depuis la plus haute antiquité.

L'Atlantide et le règne des géants

"L'univers est une machine à faire des dieux."

Ces traces d'une grande civilisation, antérieure au déluge... Ces statues géantes, hautes de huit mètres et pesant vingt tonnes...

Ces murailles, faites de blocs de neuf tonnes creusés sur leurs six faces de mortaises inexplicables...

Tous ces vestiges prodigieux que l'on découvre dans les Andes à 4 000 mètres d'altitude – dans un site dont la géologie révèle qu'il était jadis baigné par les océans –, comment en expliquer l'origine sans remonter à certains passages de la Bible, aux récits de Platon qui font état de la civilisation de l'Atlantide et des désastres cosmiques qui ont profondément modifié l'aspect de la planète ?

De ces textes anciens comme des découvertes récentes des géologues, Denis Saurat a fait la lumineuse synthèse dans ce livre captivant.

Texte intégral

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00620577 8

Photographie de Landwehrle/The Image Bank

9 782277 221074

FJ 2107 ISBN 2-277-**22107**-4 IX 86

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre